



MIRCEA CĂRTĂRESCU la ville nouée au corps

Mircea Cărtărescu

Solénoïde

Traduit du roumain par Laure Hinckel

Noir sur Blanc, 800 p., 27 euros

Poursuivant leur travail de passeur entre Est et Ouest européens, les éditions Noir sur Blanc publient *Solénoïde* de Mircea Cărtărescu, monument de la littérature roumaine contemporaine.

■ Dire de Mircea Cărtărescu qu'il est le plus grand écrivain roumain actuel, c'est dire beaucoup et peu à la fois. Évoqués les classiques Pană Istrati, Eugène Ionesco, Mircea Eliade ou Emil Cioran, le lecteur français se trouve en effet souvent à court de références. La traduction de *Solénoïde*, roman-monstre dont l'édition roumaine date de 2014, relève donc à la fois de l'évidence et de la nécessité.

La forme du journal adoptée par l'œuvre ne se réduit pas, ici, à un subterfuge d'écrivain : le narrateur est pour partie Cărtărescu lui-même (qui a rédigé et publié son *Journal* en trois tomes, de 1990 à 2010), né en 1956 à Bucarest, ville saturnienne « apparue, déjà en ruines, en miettes » ; il est poète d'abord, puis enseignant – surtout pas écrivain. S'il témoigne de l'existence d'un jumeau en miroir, aux organes intégralement inversés, le « je » de *Solénoïde* incarne donc aussi un double de l'auteur passé de l'autre côté du réel, écrivain à la carrière avortée, qui honnit la grande littérature et ses portes dessinées dans le mur sans que jamais on puisse les ouvrir. La quête amorcée par *Solénoïde* possède la beauté des gestes condamnés à l'échec. Elle convoque jusqu'à l'épuisement la mémoire de l'enfance, prodigieusement figurée par ce cordon ombilical saponifié que le héros extrait de son nombril durant la séquence d'ouverture.

S'ensuit une véritable autopsie mémorielle qui se confond au fil des chapitres avec celle de la ville : à la Bucarest communiste en cours d'effritement indéfini, se superpose le souvenir de ses hôpitaux et de ses écoles, autant de lieux de torture pour l'enfant qui ne vit qu'à travers l'exercice frénétique de la lecture. « Pendant dix ans, j'avais oublié de respirer, d'éternuer, de tousser, d'éjaculer [...]. Jeté sur mon lit comme une statue étrusque sur son sarcophage, j'avais lu à en jaunir les draps de transpiration, à m'en rendre presque aveugle et quasi schizophrène. » Aux titres et auteurs qui rythment le texte, les noms de places, de rues, de monuments font un contrepoint serré et, si la réalité de la chair est incessamment mise en doute, testée, la cartographie de la ville paraît tout aussi fantasmagorique, théâtre d'hallucinations, de répétitions et d'emboîtements qui évoquent les prisons de Piranèse

ou la bibliothèque de Jorge Luis Borges. Du livre ou du corps, le narrateur ne sait lequel des deux est le leurre ; monstre de solitude et d'érudition, il établit un relevé médical de son fonctionnement physiologique. L'exposition de cette étrangeté au monde et aux communautés, exaspérée jusqu'à un burlesque paroxystique, débouche pourtant sur un sentiment d'appartenance et de fraternité renforcé, au point d'y inclure toute forme de vivant.

SARCOPTES, APEX ET GANGLION

« Le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort. » Cette citation de l'*Épître aux Corinthiens* pourrait tenir lieu de manifeste à l'énigmatique confrérie des piquetistes imaginée par Cărtărescu. Leur découverte par le héros semble véritablement initier la dynamique du roman, tout comme la rencontre entre Franz Biberkopf et Reinhold constitue le point d'essor du *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin, autre exploration métaphysique des entrailles d'une capitale en putréfaction. Les piquetistes sont des Quichottes qui se battent contre la finitude humaine et posent la seule question qui vaille : pourquoi ? Suite à leur irruption, *Solénoïde* révèle sa forme profonde, qui est celle d'un roman initiatique fortement teinté d'ésotérisme. Dans les volutes d'une langue munificente, traduite avec une grande virtuosité par Laure Hinckel, sont convoqués le manuscrit de Voynich, l'anthroposophie, le « Tesseract » du mathématicien Hinton et les expériences de Nicolae Minovici. Trois termes, assez peu usités pour que leur récurrence ne soit pas calculée, reviennent

presque à chaque chapitre : les *sarcoptes*, peuple acarien, sont les aveugles parasites de nos vies comme nous sommes ceux du dieu invisible sous la peau duquel la race humaine creuse ses galeries ; détournement de la métamorphose kafkaïenne et réécriture sous acide de l'Incarnation, le héros empruntera le corps d'une de ces créatures afin de leur révéler la possibilité d'un salut. L'*apex* désigne le sommet de divers bâtiments de la ville, lieux cachés où se retrouvent les écoliers la nuit, où le lecteur ne peut s'empêcher de voir le nom donné à ce point de l'espace vers lequel fuit notre système solaire. Le *ganglion* enfin, c'est le cerveau de l'homme, « hyperarchitecture molle, ce divin mollusque », siège des rêves et cauchemars qui colonisent les pages du journal. Au terme d'une prodigieuse élévation, Bucarest entière disparaîtra dans le cosmos comme dans la nuit de la mémoire, points de suspension d'un manuscrit qui paraît encore en train de s'écrire. Un autre journal, celui du cinéaste Andrei Tarkovski, semble faire écho aux appels lancés par les piquetistes de *Solénoïde* : « Nous sommes crucifiés dans une seule dimension, alors que le monde est multidimensionnel. Nous le sentons, et nous souffrons de l'impossibilité de connaître la vérité. » Cărtărescu aura tenté, du moins, d'en saisir un reflet, durant ces huit cents pages qui commencent dans la vermine d'une chevelure et trouvent leur conclusion sous la lumière « des terrifiantes étoiles ». ■

Claire Viain

Mircea Cărtărescu (Ph. Silviu Guiman).

